

Francis CURTES

Histoire du LYCÉE BUGEAUD



Avec la collaboration d'Edouard PONS

Histoire du Lycée Bugeaud d'Alger



Cette belle vue aérienne de la ville d'Alger vous remettra dans l'ambiance de « là-bas », et vous rappellera quelques repères topographiques indispensables avant d'entrer dans le vif du sujet, le temps pour moi de vous indiquer mes sources et de remercier les personnes qui m'ont généreusement fourni de nombreuses informations.

La source essentielle est l'opuscule de Henri Klein (Feuillets d'El Djezaïr n°12 1933) intitulé « Centenaire du Lycée d'Alger 1833-1933, quelques souvenirs ». J'y ai puisé largement, ainsi que dans l'article d'Emile Béraud paru la même année dans la revue Africa.

J'ai trouvé aussi de précieux souvenirs dans le site Internet consacré au Lycée Bugeaud par Bernard Venis, que je remercie de m'avoir permis d'utiliser documents et photographies..

Mais je voudrais remercier tout particulièrement, parmi les personnes qui m'ont apporté aide et conseils, nos amis le docteur Duboucher et Edgar Scotti (vous ne vous en étonnerez pas !), et aussi le docteur Daprès, de Montpellier.

Quant à Edouard Pons, ça n'est pas à titre d'informateur que je dois le remercier, mais bien à celui de collaborateur particulièrement compétent, actif et dévoué, sans lequel cette conférence n'aurait été qu'un monologue sans grand intérêt.

Pourquoi Lycée d'Alger et non Lycée Bugeaud ?

D'abord parce que le lycée n'a été baptisé Bugeaud que tardivement, après la deuxième guerre mondiale. Auparavant on l'appelait simplement Lycée d'Alger, puis Grand Lycée après la création des annexes de Ben Aknoun et de Mustapha. Les autres établissements secondaires étaient des collèges ou des E.P.S. Pour les filles, la Ligue de l'Enseignement n'a été créée qu'en décembre 1872, et n'est devenue Lycée de jeunes filles qu'en décembre 1910 (futur Delacroix).

Ensuite parce que le Lycée d'Alger tel que nous le connaissons n'a commencé à fonctionner qu'en octobre 1868. Auparavant il occupait d'autres locaux dans la vieille ville. Une histoire du lycée comporte donc toute une partie concernant cette période antérieure aux années 1860, et c'est par elle que nous commencerons. Nous verrons qu'elle est loin d'être la moins intéressante.



Sur ce plan de 1852, on peut localiser les implantations successives

- 1. Rue Sogémah (1833)
- 2. Rue du Sagittaire (1834)
- 3. Rue des Trois Couleurs (1835)
- 4. Rue Bab-Azoun (1837)
- 5. Esplanade Bab-el-Oued (1868)

Mais auparavant nous voudrions avoir une pensée pour les générations d'élèves qui se sont succédées dans cet illustre institution. Quelles qu'aient été leurs origines ethniques, sociales ou

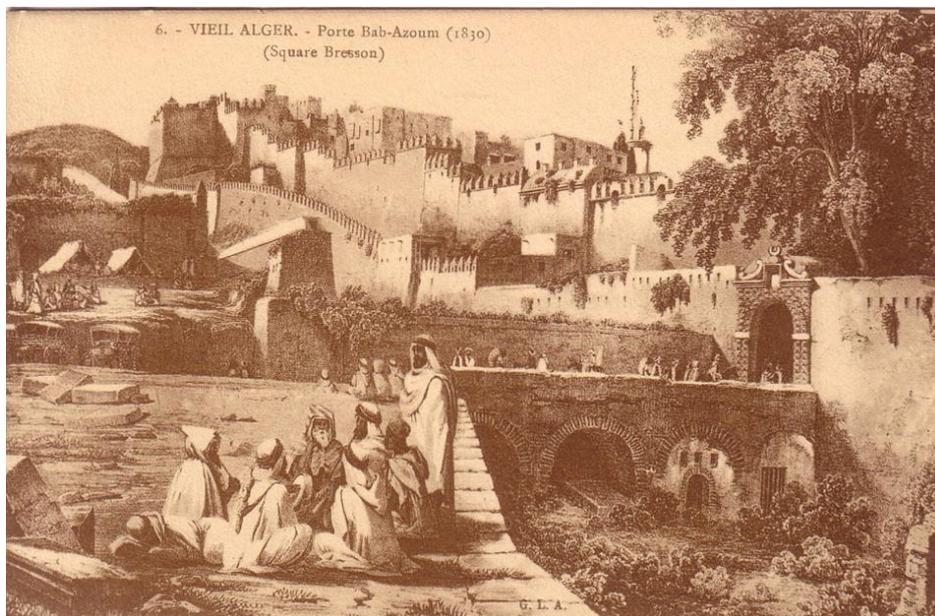
religieuses, ces élèves ont tous peu ou prou été marqués par cette culture dispensée dans les lycées français. Certains ont connu une brillante réussite, nous le verrons. Mais l'ensemble a conservé, même inconsciemment, une forme d'esprit propre à tous les anciens. Cette formule qui est inscrite au bas de la photo du lycée « *Vel taceas, vel meliora dic silentio* », qui ornait la scène occupant le fond de la salle des anciens élèves, traduit l'humour lycéen de la belle époque : « Ou bien tais-toi, ou bien ne dis que des paroles qui valent mieux que le silence ». Comme l'aurait dit d'une manière plus concise un gamin du Bab el Oued voisin : « si tu n'as rien d'intéressant à dire, ferme la ». J'ose espérer que votre jugement sera moins sévère.

Le vieux bahut

Les origines remontent en 1833, au tout début de l'occupation française. Après la conquête, le besoin s'est rapidement fait sentir de pouvoir donner aux quelques enfants des français installés à Alger (militaires, fonctionnaires) un enseignement sur place leur évitant d'avoir à se séparer de leurs parents pour suivre des études en métropole. D'où l'ouverture d'un petit établissement privé, l'école Galtier, qui sera à l'origine du Collège communal, installé en octobre 1833 rue du Sagittaire, puis dès 1835 dans une maison mauresque, rue des Trois Couleurs, à l'angle de la rue Jenina. Le Collège comptait à cette date 37 élèves dont un seul interne, qui logeait chez le Principal, M. Barthélemy. On y donnait un enseignement de la 8^{ème} à la 3^{ème}. Mais le local se révéla vite trop petit, et un internat fut créé.

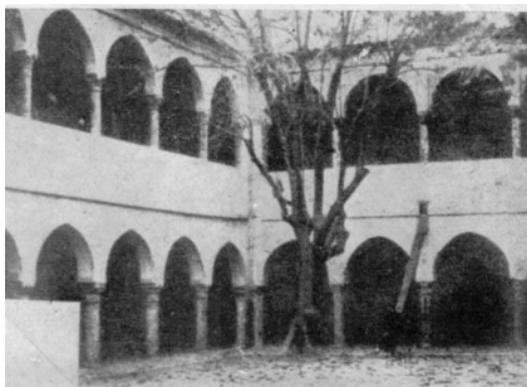
On décida alors en 1837 le transfert du Collège dans une ancienne caserne de Janissaires, située rue Bab-Azoun. Le nombre d'élèves était alors passé à 115. L'établissement était placé sous l'autorité de l'Armée, et le restera jusqu'en 1848, date de la création de l'Académie d'Alger et de la transformation du Collège en Lycée. Mentionnons que déjà, depuis 1844, le ministère de l'Instruction Publique désignait le personnel, après accord avec le ministère de la Guerre. Le premier recteur de l'Académie d'Alger fut Delacroix, qui restera en fonction jusqu'en 1872.

Voyons le plan de la ville de l'époque. (page précédente)
Du côté sud de la ville se situait la porte Bab Azoun.



Dans cette zone se trouvaient à l'époque turque cinq des sept casernes de janissaires que comptait la ville. Nous voyons sur le plan le Cercle Militaire, construit sur l'emplacement de deux d'entre elles (la Kedima et la Djedida). Une troisième se situait à l'entrée de la rue Bab Azoun, entre la rue et le front de mer, limitée d'un côté par la rue du Laurier qui descendait vers la mer, et de l'autre, côté rempart, par une impasse (Al Azel) où se trouvait un fondouk et une

batterie. C'était la Kebira, plus connue sous le nom de M'ta Labendjia, (caserne des buveurs de petit lait), en souvenir de la dîme gratuite que prélevaient les janissaires sur les marchands qui venaient vendre tous les matins leur petit lait en ville. Elle avait été édiflée par le Pacha Hassan en 1551. C'est là que s'installa le Collège en 1837, rejoint bientôt par la Bibliothèque et le Musée. Imaginez le cadre de l'époque : les remparts existaient encore, au delà desquels s'étendaient des terrains vagues, dépotoirs d'ordures. On y fit aménager au lendemain de la conquête, de part et d'autre de la porte Bab-Azoun, les places des Garamantes et du Bournou (« rendez-vous de tous les mendiants de la ville »). Esquer décrit cette installation rue Bab Azoun « au milieu du va et vient des véicules, parmi les cris aigus des négresses offrant aux passants leurs pains anisés, les lamentations des mendiants ». Nos collégiens connaîtront donc l'élargissement de la rue Bab Azoun avec la construction des arcades, la démolition des remparts, la construction de l'Opéra, et même les débuts de l'aménagement du boulevard de la République sur le front de mer à partir de 1860 (Chasseriau).



Ancien Lycée d'Alger. Il occupait une ancienne caserne de janissaires en bordure du Square Bresson. - Un coin de la Cour d'honneur. — A gauche : Galerie du 1^{er} étage.

Les locaux eux-mêmes ne convenaient guère à un établissement d'enseignement. On accédait par une entrés située rue Bab Azoun dans une grande cour ornée de beaux arbres, entourée de bâtiments à arcades avec galerie à l'étage

Certains janissaires ayant fait une brillante carrière avaient tenu à embellir leurs anciennes chambres qui étaient richement décorées. Ainsi le bureau du Proviseur était installé dans l'ancienne chambre du Khaznadji Ismaël, ornée de belles colonnes de marbre, de céramiques de couleur bleue, jaune et verte, et de plafonds en bois ciselé. Son salon particulier était l'ancienne chambre du dey Hassan. Le cabinet de physique occupait la chambre d'Ibrahim Agha, le fils du dey Hussein vaincu à Staoueli. La chambre de Yahia Agha, un des derniers chefs de la Milice, servira de Musée Royal en 1842 puis de Chapelle du Lycée. La classe des Humanités se tenait dans les anciennes écuries. A l'étage, les dortoirs étaient de grandes salles sombres et mal aérées. Le logement du Proviseur donnait sur la mer, par de petites fenêtres grillagées.

Le collège ouvrit donc en 1837, et la première distribution des prix eut lieu le 7 août 1838, cérémonie officielle avec participation de la fanfare du 11^{ème} de Ligne.

Il deviendra Lycée en 1848, avec comme proviseur M. Broca. Les élèves y étaient en uniforme, le rythme des activités était donné par des roulements de tambour. A la rentrée avait lieu la Messe du St Esprit qui réunissait maîtres et élèves. Mais les élèves non catholiques pouvaient bénéficier de la présence d'un représentant de leur religion...

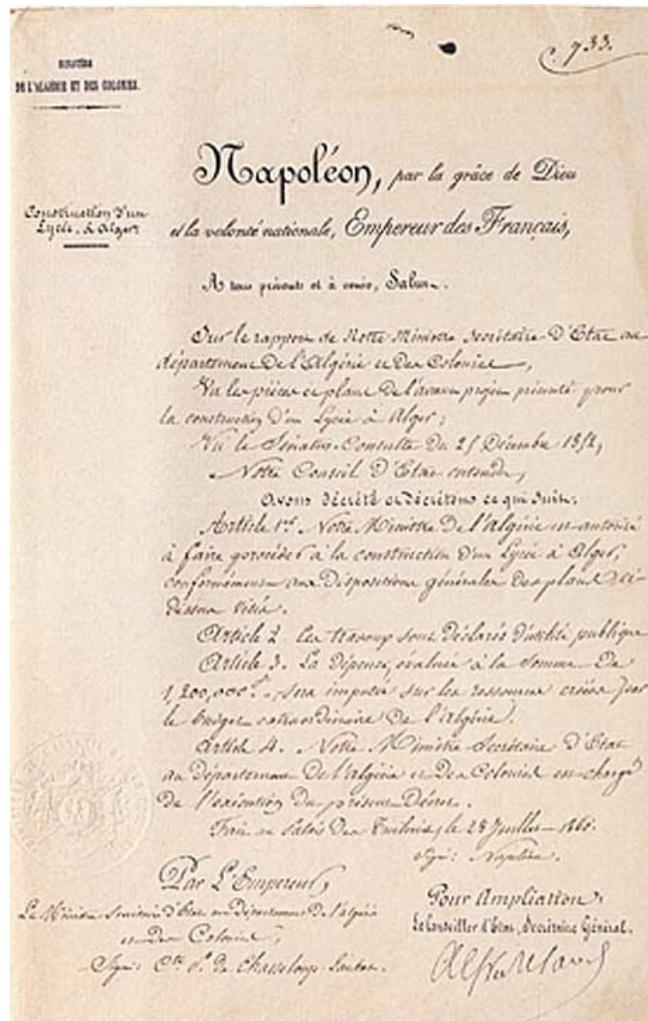
Outre l'enseignement, l'établissement servait de cadre à d'importantes cérémonies officielles, comme par exemple la fête en l'honneur du général Bugeaud après la bataille d'Isly, en 1844, l'exposition industrielle, agricole et commerciale de 1848, et le grand bal donné en l'honneur de Napoléon III en septembre 1860, accompagné dans la deuxième cour d'une fête arabe avec danses locales.



L'édifice, nous l'avons dit, n'était guère adapté aux besoins de l'enseignement. D'autre part l'augmentation des effectifs (191 élèves dont 41 internes en 1848, 300 en 1855, 465 en 1859) rendait difficile son maintien, malgré l'annexion en décembre 1857 de l'ancienne caserne Massinissa voisine.

D'autres raisons amenèrent aussi à envisager le transfert du Lycée, en particulier les projets urbanistiques qui prévoyaient l'aménagement du square Bresson.

Le 23 juillet 1860, l'empereur Napoléon III signa un arrêté autorisant les travaux de construction du nouveau Lycée d'Alger 1860, et les travaux de construction d'un nouveau lycée commencèrent dès 1861.



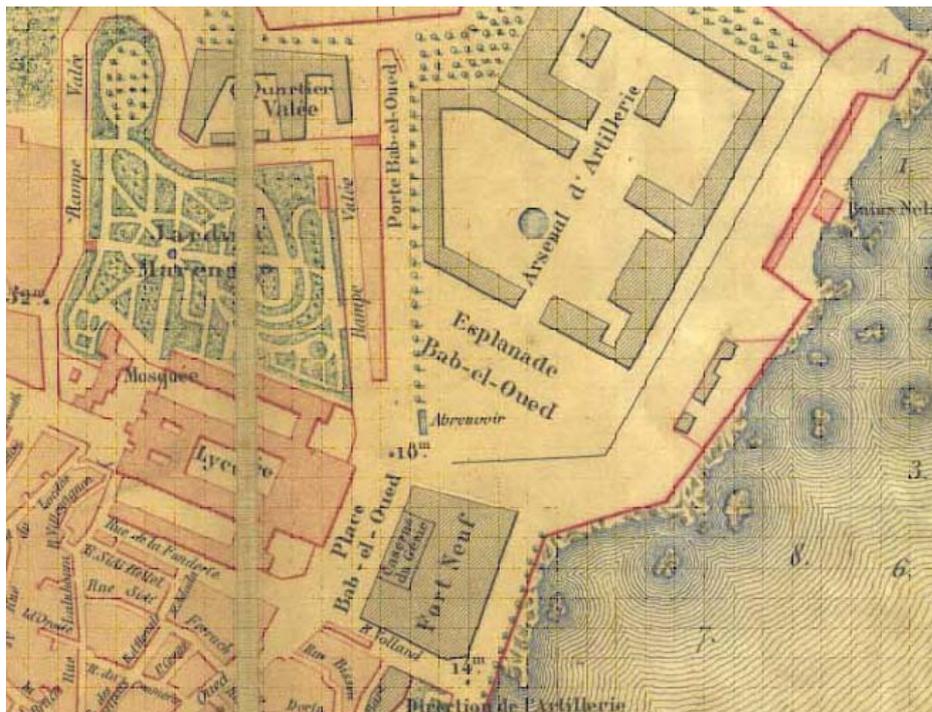
En 1868 le lycée Bab Azoun fermera donc définitivement ses portes. Il sera bientôt démoli. Quelques vestiges, inscriptions, colonnes, céramiques, seront recueillis, en particulier au Palais d'Eté. Avec lui disparaîtra un intéressant vestige du vieil Alger. Mais son souvenir restera longtemps vivace dans la mémoire des anciens lycéens pour lesquels il restera « le vieux bahut ».

Le Lycée de Bab-el-Oued, futur Lycée Bugeaud :

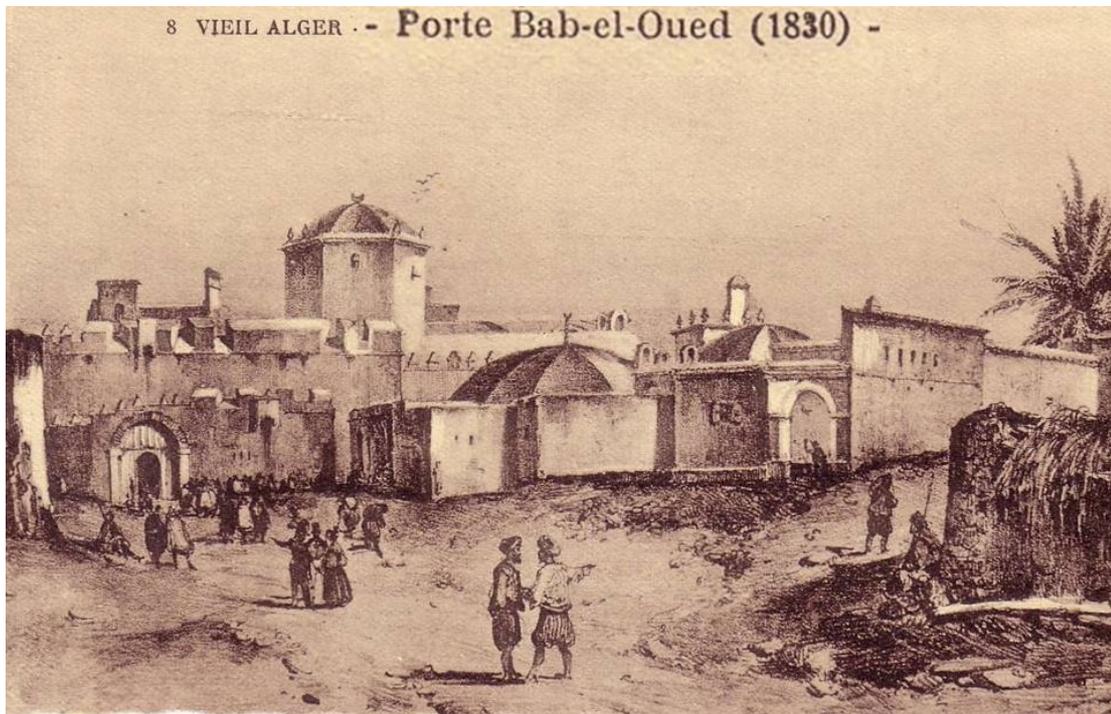


La rentrée du nouveau Lycée eut donc lieu en octobre 1868. Comment se présentait ce nouvel établissement ?

Voyons sur un vieux plan d'Alger sa localisation.



Nous sommes à l'opposé de la porte Bab-Azoun où était l'ancien lycée. Dans le prolongement de la rue Bab Azoun et de la rue Bab-el-Oued se trouvait, du côté nord de la ville, la porte Bab-el-Oued.



Au delà des remparts s'était installé au lendemain de la conquête un pauvre faubourg (le faubourg Bab-el-Oued), séparé des remparts par un vaste espace au sol inégal, couvert de broussailles, de décombres, d'immondices et de tombes. Sur la partie sud se situaient les tombeaux des Pachas avec leurs stèles de marbre. Dans la partie basse du futur jardin Marengo se trouvaient d'autres sépultures, ainsi que sur l'espace central (anciens cimetières juif et chrétien). A l'extrémité des remparts s'élevait le Fort Neuf, appelé aussi Bordj-ez-Zoubia (Fort des Immondices), qui dominait une petite crique où à l'époque turque on démolissait les bateaux provenant des prises. Devenu prison militaire en 1843, il sera plus tard démoli pour faire place à la caserne Pélissier. Mais cette caserne n'existait pas encore en 1868. De l'autre côté de la porte vers l'intérieur, s'élevaient deux petites mosquées (Sidi Salem et El Moçella), un oratoire, des boutiques et une fontaine. Un petit chemin montait vers le marabout Sidi Abd-er- Rahman.

Au lendemain de la conquête, on entreprit d'aménager cette vaste zone qu'on nettoya, désencombra et aplanit pour y ouvrir une esplanade, destinée à servir de place d'armes et de promenade publique (elle n'était pas encore terminée en 1834). Sur les pentes raides et caillouteuses dominant l'esplanade, dès 1833, les condamnés militaires du colonel Marengo entreprirent l'aménagement du Jardin des condamnés, bientôt baptisé Jardin Marengo, et l'année suivante on traça le plan de la future rampe Valée, deux réalisations de grande importance. Mais toute cette zone resta relativement à l'écart de la nouvelle ville, qui se développait surtout vers le sud. L'esplanade, qui deviendra plus tard la place Bab el Oued puis Jean Mermoz, resta inoccupée. Esquer nous apprend qu'on y offrit en 1839 un banquet en l'honneur du duc d'Orléans et qu'on y inaugura le 16 février 1843 la guillotine.

C'est donc dans ce secteur qu'on envisagea l'implantation du nouveau lycée, entre l'ancienne porte et le Jardin Marengo. Le projet ne fit pas l'unanimité. Bugeaud lui-même n'était pas d'accord, et Napoléon III, visitant Alger en 1865, alors que les travaux étaient bien avancés, blâma ce choix. Il fallut détruire les anciennes constructions turques, mosquées, oratoire fontaine et boutiques, ainsi que le petit chemin montant vers Sidi-Abd-er-Rahman, et empiéter

sur une partie du Jardin Marengo. L'architecte Claudel, qui avait vu grand, avait dressé un plan ambitieux. Les bâtiments couvriraient une superficie de 14.200 m², et devaient s'adapter à une pente sensible dominant l'esplanade de Bab-el Oued.

Vu de la place, le Lycée est un monument imposant dont l'aspect n'a guère changé depuis sa création, en dehors de quelques adjonctions plus récentes et, dans le détail, bien des modifications dans l'attribution des différentes salles. Dominant de haut la place en contrebas, il s'étage sur plusieurs niveaux..



13. - ALGER. - LE LYCÉE

La belle façade à arcades est interrompue en son milieu d'un majestueux escalier au haut duquel s'ouvre la grande porte. Sur la gauche, une petite porte secondaire permet d'accéder à la loge du concierge. La grande porte franchie, on accède à un vestibule prolongé par un bel escalier à deux volées séparées par un palier. On pouvait y voir, dans le parloir, les plaques portant les noms des professeurs et élèves morts au champ d'honneur (250 noms pour la guerre de 1914-18).



On arrive alors au niveau principal, organisé autour de trois grandes cours rectangulaires. Une fois franchie une nouvelle porte, on entre dans la cour principale bordée de bâtiments à arcades à deux étages. Dans l'aile du fond s'ouvre la chapelle au deuxième étage.



Des centaines d'élèves y ont fait leur première communion. Ce fut mon cas en mai 1932, et je me souviens avec émotion du brave Père Allard, aumônier du Lycée et lui-même ancien élève.. Au rez de chaussée la permanence accueillait les élèves qui n'avaient pas cours. Dans l'aile droite se trouvaient les classes de première et terminale, ainsi que les classes préparatoires. Au rez de chaussée se trouvaient entre autres la salle des professeurs. Dans l'aile gauche, des laboratoires et d'autres classes. En entrant dans la cour, à gauche, se trouvait le bureau du surveillant général.

Les deux autres cours étaient destinées : celle de droite aux petites classes, 6^{ème} et 5^{ème}, celle de gauche aux classes de 4^{ème}, 3^{ème} et 2^{ème}. Dans celle de droite se trouvait aussi la classe de dessin, et un escalier permettait de descendre dans un espace consacré à l'éducation physique. Quant aux locaux administratifs (bureaux du Proviseur et du Censeur, économat), ils se trouvaient dans l'aile qui fermait la cour côté vestibule et on y accédait par un couloir qui s'ouvrait en haut des escaliers.

Les logements du Proviseur et du Censeur s'ouvraient sur la façade principale. C'est là que malheureusement une bombe allemande est venue frapper le Lycée peu après le débarquement américain, en novembre 1942, faisant plusieurs victimes dont le chef d'établissement, M.Lalande, et son adjoint.

La vie du Lycée jusqu'en 1962.

Que de chemin parcouru depuis la création du collège en 1833 et sa transformation en Lycée en 1848 ! Aussi bien en ce qui concerne le nombre des élèves et des enseignants, que les compétences de l'établissement, depuis les classes primaires et l'ensemble du cycle secondaire, jusqu'aux classes préparatoires aux grandes écoles, dans les domaines scientifique et littéraire.. Quand le nouveau lycée fut ouvert, à la rentrée 1868, il comptait 535 élèves. Les concepteurs avaient vu grand, mais les locaux furent occupés rapidement. En 1871 déjà, le Lycée comptait 600 élèves, chiffre accru par l'arrivée des 88 élèves du lycée franco-arabe qui venait de fermer (novembre 1871) Bientôt il fallut envisager une extension des locaux, d'où la création en 1885

d'une première annexe à Ben Aknoun, en particulier pour les internes, et en 1898 d'une seconde annexe à Mustapha, rue Hoche (le futur Lycée Gautier).

Le nombre total d'élèves atteignit en 1901 le chiffre de 1301. Ce chiffre passa à 1565 en 1911, à 2281 en 1921 et à 2573 en 1932, à la veille du centenaire du lycée. Evidemment pendant cette période la population de la ville et des trois départements s'était considérablement accrue, mais d'autres lycées avaient été construits (Oran, Constantine, et aussi lycées de filles), ainsi que de nombreux collèges et E.P.S. Mais notre Lycée conservait le quasi monopole de l'enseignement classique, et surtout la formation des élites dans les classes préparatoires aux grandes écoles scientifiques (la Taupe) et littéraire (Khagne), économiques (Agro), militaires (Saint Cyr= la Corniche). L'importance et la valeur de l'enseignement qui y était dispensé fut très vite reconnu au niveau national : dès 1880 le Lycée d'Alger devenait lycée de 1^{ère} classe, et en 1919 lycée hors classe. Comme grand lycée colonial, il reçut comme élèves des enfants de rois ou chefs de tribu africains (Sénégal, Soudan), ou asiatiques (annamites). Il reçut aussi en 1916 les réfugiés serbes débarqués en Algérie.

Sous la direction de Proviseurs souvent remarquables (parmi les derniers citons, M.Sauvage, lui-même ancien élève, M.Lalande, mort tragiquement en 1942, M.Fresneau etc..) les maîtres les plus brillants se succédèrent dans l'établissement, aussi bien dans le vieux bahut que dans le nouveau lycée. Il serait vain de vouloir les citer tous. Pour ne parler que de quelques uns, Georges Aymé, physicien et océanographe, spécialiste de la Méditerranée (étude des marées, des températures en profondeur, il prouva qu'à partir de 300m la température restait homogène à 12°), membre de la Commission Scientifique de l'Algérie. Il mourut à 35 ans d'une chute de cheval. Et aussi Masqueray, Maurice Wahl, Georges Duruy, Henri Aron, Louis Bertrand, Jules Lemaître, Fernand Braudel, Jean Grenier, les futurs doyens de l'Université Rouyer (Sciences), Martino et Balout (Lettres), et bien d'autres encore, moins célèbres peut-être mais tout aussi compétents. Ainsi, parmi les professeurs dont j'ai eu le privilège d'être l'élève un homme dont j'ai gardé le souvenir ému, mon professeur de philosophie Mr.Escaffre **Ph.**, un modèle de compétence pédagogique et de conscience professionnelle, qui a mené jusqu'au baccalauréat avec un grand succès une classe de 58 élèves (et oui, cela nous paraissait normal à cette époque). Et je pourrais en citer bien d'autres comme lui, qui furent mes professeurs : les Saint Jean, Gornès, Bessière, Faure, Choski, Balout, Custaud, etc...



Avec de tels maîtres comment s'étonner de la réussite de l'établissement ? De la foule d'élèves ayant fréquenté le Lycée, combien ont connu une brillante réussite. Là encore on ne peut donner que quelques exemples

Citons d'abord deux prix Nobel :



Albert Camus (1913-1960), né à Mondovi.
Prix Nobel de littérature en 1957.



Claude Cohen Tanoudji
Prix Nobel de Physique en 1997

D'autres élèves prestigieux :



Charles de Galland (Douéra 1851- Alger 1923) Il a connu le vieux bahut et le nouveau Lycée, et y a été professeur de lettres (1880-91), puis directeur de Ben Aknoun (1891-1902), directeur du lycée de Mustapha (1902-07), président des anciens élèves, et enfin maire d'Alger de 1910 à 1919. Il a écrit en 1889 une « Histoire du Collège et du Lycée d'Alger ».



René Viviani (1863-1925), né à Bel Abbès. Député socialiste, fondateur de l'Humanité avec Jaurès, ministre du travail, président du Conseil en 1914-15, qui décréta la mobilisation générale en août 1914. Sa statue se trouvait à Alger boulevard Laferrière.



Alphonse Juin (1888-1967), né à Bone, major de Saint Cyr en 1912 (dans la promotion de De Gaulle), commandant le CEF en Italie, Résident Gal de France au Maroc (1947-51), Maréchal de France en 1952, commandant la zone Centre Europe de l'OTAN jusqu'en 1956, Académie Française.



Jules Carde, Gouverneur Général de l'Algérie de 1930 à 1935



Paul Charles Jules Robert, lexicographe et éditeur, père du dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française et du « Petit Robert » (1910/1980)

Des académiciens : Académie Française : **Pierre Benoît** en 1932 , **Mal Juin** ; Académie des Sciences Louis Gentil) etc..

Et les anciens élèves reçus au Concours Général (les premiers furent **Georges Martin** en 1879 « premier en Sorbonne ») et **Chassagny** en 1884 (1^{er} prix de mathématiques).

Les nombreux succès aux grandes écoles : Polytechnique, Centrale, Normale Sup., Ecole Nale d'Agriculture, Ecoles supérieures de Commerce, d'Industrie, Saint Cyr.

Les hommes politiques : ministres (**Viviani, Mallarmé**), députés et sénateurs (**Laquière, Cuttoli, Duroux, Guastavino** etc..), maires (**De Galland, Voinot, Altairac, Regis, Guillemin**), haute administration (gouverneurs, préfets), armée, magistrature, médecine (**Boulard**), Enseignement supérieur, activités économiques (**Adolphe Jourdan, Altairac**), activités artistiques (lettres, peinture et sculpture, musique), et même religieuses (**Dalil Boubekour**).

La liste serait inépuisable.

Le très riche site de M.Venis sur Internet regroupe un grand nombre de photos de promotions, autant de précieux souvenirs. Mais le souvenir de tous ces anciens s'estompe peu à peu, comme dit la chanson « *tout doucement, sans faire de bruit* ».

Les rangs des survivants s'éclaircissent, notre enseignement les occulte. Qui parmi les jeunes se souvient de **Viviani, de De Galland** ? A peine se souvient-on encore **du Mal Juin**. Et quand on lit un ouvrage paru récemment sur « les lycées français du soleil », dans la liste succincte des anciens élèves connus de Bugeaud, que lit-on ? Sans doute y figure **Albert Camus**, qu'il aurait été difficile d'oublier, mais **ni Juin**, ni aucune des personnalités que nous avons citées. Par contre on aura la satisfaction d'y voir apparaître les noms de **Guy Bedos, Roger Hanin, Alexandre Arcady, Benjamin Stora** Si ces noms résument pour nos jeunes contemporains l'apport du lycée Bugeaud à la France, quelle tristesse pour les anciens que nous sommes !

Mais terminons sur une note plus gaie et dans l'esprit lycéen avec cette œuvre d'un ancien du Lycée, le peintre **Assus**, œuvre qui nous rappellera que là-bas, quand quelque chose n'allait pas, nous pouvions au moins, en sortant du lycée, aller nous payer un bon beignet chez le marchand du coin. Merci de votre attention.

